

Cathy Barnier

## Du signifiant à *tire-larigot* \*

Après avoir centré le premier chapitre du *Séminaire XX, Encore*, sur la question de la jouissance – celle de l'Autre – et la réponse contingente qu'elle constitue, Jacques Lacan, dans l'extrait du second chapitre que nous abordons, revient sur la question du signifiant, abordée maintes fois tout au long de son enseignement. Comment passe-t-il de l'un à l'autre, ou plutôt de l'Autre à l'Un ?

La question qui l'anime cette fois est : qu'est-ce qui fonde le signifiant ? Et, pour répondre à cette question, il en pose d'autres qui forment l'armature de ce passage, soit :

- qu'est-ce que le signifiant ?
- qu'est-ce qu'un signifiant ?
- que veut dire « à tire-larigot » ?

Il me semble que cet extrait constitue une sorte de pont, ou de point de bascule, entre « L'instance de la lettre... <sup>1</sup> », dans la première partie de son enseignement, où, pour s'interroger sur la façon dont un langage formel détermine le sujet, Jacques Lacan évoque déjà, dans leurs englobements, les différentes unités signifiantes du phonème, du mot, de la phrase, jusqu'à la locution verbale, et une phrase de la fin du séminaire *Encore* <sup>2</sup> que la problématique de ce passage amorcerait ou anticiperait.

\* Intervention au séminaire EPFCL, à Paris le 25 octobre 2012. C'est un commentaire d'un extrait de la leçon du 19 décembre 1972 du séminaire *Encore*, allant de « Qu'est-ce qu'un signifiant ? », jusqu'à « un plein bock de signifiante » (*Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 22-23).

1. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1996.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 131.

Je vous la cite ; la plupart d'entre vous la connaissent : « Le Un incarné dans *lalangue* est quelque chose qui reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée. C'est ce dont il s'agit dans ce que j'appelle signifiant-maître. C'est le signifiant Un, et ce n'est pas pour rien qu'à l'avant-dernière de nos rencontres, j'ai amené ici pour l'illustrer le bout de ficelle, en tant qu'il fait ce rond, dont j'ai commencé d'interroger le nœud possible avec un autre. »

Entamons maintenant la lecture de ce passage pour voir si cette hypothèse se confirme.

*Qu'est-ce que le signifiant ?*

D'emblée, Lacan dans cette question utilise l'article déterminé « le ». C'est le même que pour dire « Le Un » dans la phrase citée précédemment. Ensuite, l'utilisation de cet article implique une dimension d'atemporalité, synchronique, structurelle. Et c'est ce qui nous importe dans cette première partie.

*Le signifiant tel que le promeuvent les rites d'une tradition linguistique qui n'est pas spécifiquement saussurienne [...].*

Certes, avant Ferdinand de Saussure, d'autres, et ce depuis l'Antiquité, se sont intéressés au signifiant et au signe dans leur rapport avec la chose ou le référent. Lacan mentionne ici les stoïciens et saint Augustin ; auparavant il avait évoqué aussi les logiciens de Port-Royal. Mais si Lacan emploie ici les termes de *rites* et de *tradition*, c'est sans doute pour affirmer en contrepoint ce que la psychanalyse apporte de nouveau sur cette question. « L'analyste, lui, n'a aucune tradition », affirmait-il dans une conférence au moment de « La troisième ». Et il nous précise, d'ailleurs, dans la première partie de ce chapitre, que, pour laisser à Jakobson son domaine réservé, il a forgé quelque autre mot... : la *linguisterie*. *Linguisterie* qu'on pourrait entendre lingu-hystérie, soit l'objection que fait la psychanalyse, plus précisément l'inconscient, au discours de la linguistique. Car si les règles du signifiant et du langage ont leurs lois propres qui déterminent le sujet, il faut cependant que ce sujet y mette du sien. « Tout ce signifiant ne peut opérer qu'à être présent dans un sujet <sup>3</sup> », écrit-il dans

3. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, éd. Poche, p. 501.

« L'instance de la lettre... ». Autrement dit, on ne peut penser le signifiant sans intégrer le sujet soumis à ses règles, qui en fait usage et qui en est affecté.

*Le signifiant [...] est à structurer en termes topologiques. En effet, le signifiant est d'abord ce qui a effet de signifié, et il importe de ne pas élider qu'entre les deux il y a quelque chose de barré à franchir.*

Ferdinand de Saussure affirmait que le signifié court sous le signifiant et fait du signifiant et du signifié les deux faces complémentaires du signe linguistique ; pas de signifiant sans signifié donc pour le linguiste. Lacan, au contraire, en accentuant l'autonomie du signifiant par rapport au signifié, affirme qu'entre signifiant et signifié il y a une barre, et fait du franchissement de cette barre la question de son enseignement.

Deux petites remarques sur cette phrase : « ... le signifiant est d'abord ce qui a effet de signifié... ».

Si pour le linguiste effectivement signifiant et signifié sont indissociables, avec le terme *d'abord* Lacan accentue peut-être que ce qui définit en premier le signifiant c'est l'effet qu'il produit. Par ailleurs, de quel signifié s'agit-il ? S'agit-il de la signification ou de l'effet de sens produit par la chaîne et par la substitution signifiante ? Ou bien des conséquences du dit par rapport auxquelles peut surgir et se juger un dire, soit « l'épreuve où, dans l'analyse de quiquonque, si bête soit-il, un certain réel peut être atteint <sup>4</sup> », comme il nous le dit quelques pages plus loin dans ce même chapitre ?

Quant à ce « quelque chose de barré à franchir », on pense bien sûr au sujet barré, celui que le signifiant représente pour un autre signifiant, le sujet étant ce qui se loge au lieu de la barre qui sépare les deux signifiants. Une question se pose alors : la barre à franchir est-elle celle qui sépare le signifiant du signifié ou celle entre les deux signifiants de la représentation ? Ou est-ce la même ?

Poursuivons la lecture.

*Cette façon de topologiser ce qu'il en est du langage est illustrée sous la forme la plus admirable par la phonologie [...].*

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 25.

De nouveau, petit hommage à Jakobson pour son apport avec la linguistique structurale. Avec la phonologie, Jakobson s'est concentré sur le phonème dans le signifiant. En montrant que l'opposition entre deux termes, constitutive du système signifiant, repose tout entière sur l'opposition phonématique, il en a ainsi révélé sa structure essentielle qui est qu'une seule différence lui est à la fois nécessaire et suffisante. C'est ce que Lacan désigne par la formule « le signifiant tel qu'en lui-même ». C'est la base de tout l'ordre langagier et symbolique dans lequel est pris le petit enfant qui commence à parler en articulant deux phonèmes distincts, sans intention de signifier. Ainsi, l'épisode du *fort-da* relaté par Freud, constitué d'apparitions et de disparitions associées à une opposition phonique, révèle dans le même temps l'entrée dans la répétition et celle dans le langage.

*[...], pour autant qu'elle incarne du phonème le signifiant.*

Le terme « incarner », que Lacan emploie ici, désigne qu'il y a bien du réel dans la structure phonologique. Cette association des termes *signifiant* et *incarner* nous indique que le signifiant est d'abord, comme nous venons de le voir, un élément articulé. C'est le « son sans le sens » qui fait la *matérialité* du langage. Incarner implique aussi le corps, qui va prendre tout son poids dans ce séminaire et nous renvoie également au « Un incarné dans *lalangue* » de la phrase déjà citée de la fin du séminaire.

*Mais le signifiant ne se peut d'aucune façon limiter à ce support phonématique.*

S'il en est un élément essentiel, ce n'est donc pas le phonème qui fonde le signifiant. Mais c'est le terme *support* qui dans cette phrase retient mon attention. Avant d'être un élément associé à un autre élément distinct dans la paire inaugurale qui constitue la base du langage, le signifiant est le support de quelque chose...

On note par ailleurs que dans cette phrase Lacan glisse du terme de signifiant à celui de langage, car c'est en tant que langage, c'est-à-dire en tant que système ayant ses propres lois, sa propre logique, à partir de la première paire d'oppositions jusqu'à l'ensemble de la pensée, en passant par le mot et la phrase, – comme nous le montre la

suite de cet extrait –, que le signifiant est désigné ici. Or cela ne nous dit pas ce qu'est un signifiant.

Donc :

*De nouveau – qu'est-ce qu'un signifiant ? [...]*

*Un, mis avant le terme, est en usage d'article indéterminé.*

Lacan précise « Un, mis avant le terme ». Cela suppose donc qu'il peut être mis après, et dans ce cas nous aurions le signifiant Un, ce qui me laisse supposer que c'est aussi celui-là qui court déjà entre les lignes de cet extrait ; soit de l'un indéterminé à l'Un indécis...

*Il suppose déjà que le signifiant peut-être collectivisé, qu'on peut en faire une collection, en parler comme de quelque chose qui se totalise [...].*

C'est l'unité numérique – le un, donc – qui permet d'illustrer le trait de pure différence qui fait la nature du signifiant, lequel peut donc être compté, totalisé, rangé.

Quant à la collection, il est toujours difficile de dire pour elle aussi ce qui la fonde si ce n'est qu'elle fait signe d'un collectionneur, et cela même pour le dictionnaire ; en effet, ne parle-t-on pas du Littré, du Larousse ou du Robert...

Un mot encore sur « collectiviser » : « collectiviser », si je me reporte au dictionnaire, c'est mettre les moyens de production au service de la collectivité. C'est un terme du marxisme et on sait, par exemple – Lacan nous le rappelle dans « L'instance de la lettre... » –, que, sous le régime de Staline, certains avaient préconisé la nécessité de l'avènement d'un nouveau langage dans la société communiste<sup>5</sup>. Il y eut ainsi au cours de l'histoire plusieurs tentatives de création d'une langue universelle dont la dernière connue est celle de l'*esperanto*. Toutes ont échoué. Cela nous démontre qu'une langue n'est pas homologue au langage, ne se réduit pas à ses lois, ou à un code de communication. Il y faut autre chose... quelque chose qui *ex-isterait* par rapport au langage, et qui fait qu'il ne peut être tout collectivisé, qu'on ne peut que supposer qu'il peut être collectivisé.

C'est d'ailleurs ce que nous dit Lacan dans la suite...

5. Staline ne les a pas suivis, affirmant déjà à cette époque que la langue n'était pas une superstructure.

*Or le linguiste aurait sûrement de la peine, me semble-t-il, à fonder cette collection, à la fonder sur un le, parce qu'il n'y a pas de prédicat qui le permette.*

Le signifiant renvoyant à un autre signifiant, pour qu'il y ait un signifiant, il en faut au moins un deuxième, c'est la loi du signifiant. Mais pour autant est-il possible de dire *Le* signifiant ? Non, parce que, pour fonder le signifiant, il faudrait un prédicat qui, dans sa définition, n'inclut pas de signifiants : impossible ! Pas de métalangage donc pour le linguiste comme pour le psychanalyste, mais pour ce dernier n'y a-t-il pas quelque chose qui en ferait office ? Quelque chose qui serait discrètement évoqué dans le terme « fonder » employé ici, terme qui renvoie à fonderie... creuset où brûle en continu un feu, pour faire fondre un métal qui sera coulé dans une forme... un support. « Fonder » renvoie aussi à un acte, l'acte de fonder qui, nous le savons, implique aussi un dire et renvoie également à « fondation » comme la fondation du sujet, après qu'il a été affecté par *lalangue*.

Lacan nous parle ensuite du mot qui « n'a d'autre point où se faire collection que le dictionnaire » : le mot seul n'ayant pas d'appui pour se représenter, il lui en faut d'autres pour se définir, ce que démontre le dictionnaire où il peut être rangé. Ainsi le dictionnaire nous présente-t-il les deux faces du signifiant : le signifiant qui renvoie à un autre signifiant et le signifiant comme différent des autres, comme un entre autres.

Ensuite, le mot n'ayant de sens qu'au sein d'une proposition, ce sont la phrase, puis le proverbe qui sont évoqués... pour nous dire qu'aucune de ces unités signifiantes ne fonde non plus le signifiant.

Mais, nous l'avons vu, le signifiant – et ses unités qui le composent – ne se réduit pas seulement à la machine structurale qui le constitue. Il est aussi support de quelque chose qui n'est pas la signification. C'est ce dont atteste déjà Paulhan dans son petit livre, *L'Expérience du proverbe*, où il nous explique la valeur énigmatique du proverbe malgache, dont la fonction essentielle, plus que d'énoncer une vérité, est de clore une conversation ou une dispute. Son utilisation repose sur un véritable savoir-faire avec la langue, savoir-faire dont un étranger comme Paulhan, même s'il croit bien connaître la langue, ne dispose pas. Paulhan relève également que l'énonciation de ces proverbes s'accompagne presque toujours d'un mouvement du

corps. Ainsi, ce que Paulhan reconnaît, en s'intéressant à ce phénomène, c'est un véritable événement de parole, dont l'enjeu est de faire passer d'un état de la conversation à un autre. « Le mystère du proverbe ne tient donc pas tant à la formule qui le contient qu'à l'influence qu'il est susceptible d'exercer par le poids dont il se leste » est-il écrit dans la préface <sup>6</sup>. Tout ce que dit Paulhan à propos du proverbe ne rejoint-il pas ce qu'on peut dire du *Witz*, du mot d'esprit, où quelque chose aussi passe, dépasse le sens ?

Ainsi, qu'il s'agisse du mot, de la phrase ou du proverbe, ces unités signifiantes ne sont pas simples éléments à ranger dans le dictionnaire, elles peuvent porter quelque chose en plus qui est autre chose que le signifiant, que la signification, et que Lacan, poursuivant plus loin que Paulhan, appelle « signifiante » dans les lignes qui suivent.

*En effet, on peut s'apercevoir, dans les marges de la fonction proverbiale, que la signifiante est quelque chose qui s'éventaille, si vous me permettez ce terme, du proverbe à la locution.*

« S'éventaille du proverbe à la locution », nous ne sommes pas loin de la citation de la fin du séminaire, même si ce n'est pas encore toute la pensée qui est évoquée ici. Le néologisme inventé par Lacan, « s'éventailer », qui provient de l'éventail, objet fait pour faire passer un courant d'air frais, rafraîchir le corps, donne en même temps l'idée d'une dispersion incontrôlable dont on ne connaît que la source, l'éventail. Ne pourrait-on y voir aussi une allusion aux « précieuses » du XVII<sup>e</sup> siècle et à leurs inventions langagières qui, à polir la langue, voulaient réduire la Chose, révélant ainsi *a contrario* un savoir de la corporéité du langage ?

Et à propos d'invention langagière passée dans la langue et dont on a perdu la source, Lacan nous invite maintenant à aller voir dans le dictionnaire ce que veut dire « à tire-larigot ».

Voici donc ce qu'on trouve à propos de cette expression.

« À tire-larigot » signifie : en grande quantité, énormément ou même excessivement.

6. J. Paulhan, *L'Expérience du proverbe*, Paris, éd. L'échoppe, 1993, p. 9.

Quelle est son origine ?

Cette expression semble apparaître au début du XVI<sup>e</sup> siècle et n'était associée à l'époque qu'au verbe « boire ». Ici, tirer veut dire « faire sortir un liquide de son contenant » (donc du vin de sa bouteille ou de son fût, par exemple). « À tire » voulait dire « sans arrêt, d'un seul coup ».

Reste à comprendre le pourquoi du larigot. Mais là, l'origine reste controversée. La seule certitude, c'est que cette chose était une petite flûte. L'expression vient-elle du fait que les flûtistes avaient, depuis très longtemps, la réputation d'être de grands absorbeurs de liquides variés ? Vient-elle d'un amalgame avec l'ancienne expression « flûter pour le bourgeois », qui voulait dire « boire comme un trou » ? Ou bien a-t-elle des sous-entendus paillards, très répandus à l'époque, où on imagine bien ce que pouvait désigner « tirer sur une flûte » (d'ailleurs, la « turlute » est une abréviation de « turlututu », qui était aussi une flûte) ? À moins qu'on ait simplement comparé à une flûte la bouteille de laquelle le soiffard tire le liquide en quantité ?

Cette absence de certitude sur l'usage de ce mot ne permet pas non plus d'expliquer pourquoi c'est le larigot qui a été privilégié dans l'expression, qui aurait aussi bien pu être à tire-flûte ou bien à tire-pipeau, par exemple.

Voici maintenant une autre explication, issue du Larousse du XX<sup>e</sup> siècle. Dans la cathédrale de Rouen se trouvait une très lourde cloche nommée « La Rigaud » ou « La Rigaude » (selon certains, parce que offerte à la ville par l'archevêque Eude Rigaud au XIII<sup>e</sup> siècle). En raison de ses dix tonnes, elle était extrêmement difficile à mettre en branle et à faire sonner. Ses sonneurs étant très vite assoiffés par l'effort intense à fournir sur les cordes, ils devaient vite boire « à tire la Rigaud », qui se serait ensuite transformé en « à tire-larigot ».

Ainsi que le relève le dictionnaire, l'origine de cette expression reste donc incertaine, j'ajouterai indéfinie, pour reprendre le terme employé par Lacan à propos de « l'Un incarné », et Lacan de relever que certains, s'escrimant à vouloir en trouver le sens, la signification, vont « jusqu'à inventer un monsieur appelé Larigot, et c'est à force de lui tirer la jambe qu'on aurait fini par créer à tire-larigot » ! Mais cette locution, ajoute-t-il, qui est un signifiant composé de trois mots, « ne veut [...] rien dire d'autre que ceci – la subversion du désir ».



C'est-à-dire qu'elle ne dit rien d'autre que le rien du désir, elle dit le rien, soit l'objet *a*, mais son invention, sa création, suppose le dire d'un *parlêtre* avec un corps et un savoir-faire avec la jouissance, ce que ne manque pas de nous indiquer la suspicion de son origine paillardes, avec la présence de l'objet partiel et prégénital évoqué dans l'allusion très sexuelle de la flûte.

Quel rapport y a-t-il entre l'objet *a*, le rien du désir et *lalangue* ?

La métonymie de la phrase soutient la quête de l'objet *a* vers un plus-de-jouir, dont Lacan nous dit qu'il est *motériel* et dont on vient de voir qu'il est connecté avec le savoir déposé dans la langue. Ce plus-de-jouir échoue à faire rapport sexuel qui est le fond de toute demande supportée par la chaîne signifiante ; il ne dit rien, mais, dans le même temps où son obtention continue de restaurer et d'écrire la perte, se délivre en échange une jouissance – que Lacan écrit *jouis-sens* – issue de la connexion entre des uns incarnés.

Que veut donc dire « à tire-larigot » ?

Ça veut dire encore et encore, beaucoup, excessivement, sans précision de limite, et cet excès, ce plus que de mesure, fait signe d'un franchissement de la barre du sens, « à tire-larigot » étant dans son plus de sens à la fois support et supporté par une jouissance insaisissable mais présente.

La représentation, le signifiant donc, puisque c'est ce que Lacan veut définir dans ce passage, est ce qui fait passer la jouissance d'un signifiant à un autre, en lui faisant franchir la barre qui les sépare. Pour le dire autrement, c'est le maintien de la barre entre signifiant et signifié, qui en causant la fuite du sens permet que dans la chaîne signifiante de la jouissance passe outre la barre entre deux signifiants.

Et c'est ainsi que « par le tonneau percé de la signifiante coule à tire-larigot un bock, un plein bock de signifiante », sachant que le bock est un terme exprimant aussi bien le contenant que le contenu.